

Le Jugement d'un Flamand

Karel van de Woestyne

Des gens bien intentionnés ne manqueront pas l'occasion que leur fournit le cinquantième anniversaire de la mort de Georges Rodenbach pour débiter, par tranches égales, des lieux communs saupoudrés de béate admiration. Le prétexte est bon. Les morts servent volontiers de piédestal sur lequel les vivants élèvent leur propre monument. Mais peut-on affirmer que les lettres ou ceux qu'on prétend servir et honorer ainsi en profitent? Nous en doutons.

C'est pourquoi nous avons préféré servir ici, à titre strictement documentaire, un plat plus substantiel: des extraits de l'article que Karel van de Woestyne consacra, voici un quart de siècle, à Georges Rodenbach, pour le vingt-cinquième anniversaire de sa mort.

En fournissant ce jugement porté par un Flamand sur l'œuvre du chantre par excellence de la Flandre littéraire, nous avons la certitude de servir la mémoire de l'un et de l'autre sans préjudice pour la Flandre et pour les lettres. Car Georges Rodenbach appartient à l'histoire, et l'histoire ne s'écrit pas à coups d'encensoir.

De plus, certains passages de cet article ont une valeur documentaire, ils sont comme l'écho d'une tradition orale dont l'auteur a été le dépositaire. Van de Woestyne, né en 1878, n'a pas fréquenté Rodenbach, mais il l'a entrevu, et les écrivains de La Jeune Belgique qu'il rencontra après la mort de Rodenbach — Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe et Le Roy — et des Gantois contemporains du poète n'ont pas manqué de dépeindre celui-ci tel qu'il leur était apparu, auréolé de sa jeune gloire, quand Maeterlinck et ses deux amis n'étaient que d'obscurs débutants se communiquant leurs premiers vers après les concerts de la place d'Armes, qu'ils fréquentaient assidûment.

A vingt et un ans, Rodenbach est avocat. Il plaide avec succès. Mais ce sont ses cravates qui attirent l'attention. A Gand, on l'appelle: "l'avocat cravate" (1), à cause des dimensions de ses lavallières. Et quand celles-ci ont cessé de piquer la curiosité, il remplace le nœud à quadruple coquille qui s'épanouit sur le plastron par un mince ruban noir. Son succès redoublé. Georges Rodenbach qui éprouve le besoin de se faire remarquer y puise l'assurance d'une vocation littéraire indiscutable. Il avait copié sa tenue vestimentaire sur celle d'Alfred de Musset, qui était déjà en retard sur celle des dandies parisiens. Barty d'Aureville, dont le "Georges Brummell et le dandysme" est de 1861, en était resté au comte d'Orsay, et ses disciples des années quatre-vingt l'avaient dépudié pour suivre la tradition anglaise, infiniment plus sobre. Paul Bourget fut de ceux-là. Rodenbach se tint à la tradition française, mais adaptée au goût belge. C'est-à-dire qu'il exa-

ferait, qu'il devint comme un portait-charge du comte de la noblesse des lettres (2). Et les recueils qu'il publia vers cette époque, après des débuts insignifiants, ont des titres caractéristiques de cet état d'esprit: "La Mer élégante" et "L'Hiver mondain". On s'en sera aperçu, l'œuvre littéraire de Georges Rodenbach s'identifie dans une certaine mesure avec la préciosité de son allure et le grand soin qu'il prenait de sa toilette.

Quelque chose l'y poussait, qu'il tenait de la nature, et dont il ferait un thème littéraire: ses cheveux, qu'il avait couleur de lin et qui moussaient au-dessus du front: des cheveux de nègre blond. Cette chevelure a fait l'objet, pendant toute son existence, des soins tout particuliers de Rodenbach. Il la préservait contre d'éventuelles déprédations sous un bonnet qui, d'après ce qui me fut rapporté, devenait dans l'intimité, un bonnet de femmes, en dentelles. Cette préoccupation le hantait littéralement. Elle lui a fourni un thème d'inspiration. Un de ses meilleurs poèmes et le plus connu, "Le Coffret" est une histoire de cheveux; son roman le plus célèbre "Bruges-la-Morte" est pour une bonne part une histoire de cheveux; sa seule tentative dramatique, "Le Voile", est encore une histoire de cheveux. Non, je ne cultive pas le paradoxe: le souci constant des apparences extérieures constitue un des éléments de la personnalité littéraire de Georges Rodenbach.

Il n'y a qu'un seul recueil dans lequel le poète s'exprime sans affectation, où il laisse parler son âme, c'est "La Jeunesse blanche", le chant de sa trentième année, le premier livre qu'il écrivit à Paris, face à face avec les difficultés et les exigences de la vie. Il me fait songer au "Reliquaire" de François Coppée. Et quand j'aurai ajouté que ce qui précède "La Jeunesse blanche" me rappelle Banville adultéré par Catulle Mendès, le lecteur aura compris toute l'estime dans laquelle je tiens Coppée à ses débuts. Ainsi donc, Rodenbach ne me paraît naturel que par accident. Le reste sent l'appât, tant pour ce qui est de la substance humaine qu'en ce qui concerne le décor. Mais Rodenbach n'en reste pas moins séduisant toujours, comme peut être séduisante une femme consciencieuse que le temps de la naïveté est révolu pour elle.

Ainsi de "Bruges-la-Morte", le

court, auxquels il est redevable de son talent et de sa réputation, pour une bonne part. Il a été comme un terrain tout préparé où les jeunes Symbolistes d'alors ont puisé ce qui les caractérise: le goût du rare et de l'abstrait, quelque chose de cérébral et de précieux à la fois. Rodenbach n'était pas un génie créateur. Jamais il n'a réalisé le grandeur, le caractère universel du symbolisme poétique. Mais il en éprouvait l'attrait mystérieux, le mystère étant son climat intérieur... "Le Voyage dans les Yeux", l'"Aquarium mental" témoignent de la direction nouvelle qu'il prend. Entre temps il écrit pour un public moins ésotérique des romans comme "Le Carillonneur" dont la fraîcheur nous reposit des relents de pomade et de la fadeur de ses dernières tentatives poétiques...

Tout compte fait, Rodenbach nous paraît un écrivain qu'il ne faut pas dédaigner et dont de larges fragments se lisent encore avec plaisir. Pour le juger à sa juste valeur, il faut faire abstraction du halo de la célébrité qui l'aurole de son vivant et qui ne s'est pas encore tout à fait évanoui. Son inspiration n'est directe et spontanée que par accident, et ses états d'âme littéraires déterminés par l'esprit décadent. C'était un raffiné chez qui le factice était devenu une seconde nature, ce qui n'est pas incompatible avec le talent, quand on est un écrivain conscient de ce que l'on peut réaliser.

Gontran VAN SEVEREN

premier succès de Rodenbach, un succès indiscutable: de la coquetterie, de l'affectation, du raffinement. Ce livre a soulevé la colère des Brugeois. Ils étaient tout désignés pour sentir ce qui de factice l'atmosphère dans laquelle l'auteur plonge leur ville: l'eau tiède d'un aquarium. Mais cela n'empêche que Rodenbach est un des ouvriers de la renommée de Bruges, qu'il a révélé cette ville aux étrangers... et qu'il a incité les architectes brugeois à s'inspirer scrupuleusement des modèles du passé, à l'intention, précisément, des pèlerins qui viennent de loin.

"Bruges-la-Morte" parut au moment où les Symbolistes faisaient leur trouée. Quoi d'étonnant dès lors que Rodenbach ait cherché des points de contact avec eux, qu'il soit devenu leur ami, sans renoncer de ce fait à l'influence des Gon-

N.B. — Voici comment le baron Firmin van den Bosch, membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises dépeint le Rodenbach des années 1880: "Etudiant gantois, je le vis passer, sous les arbres de la place d'Armes, si élégant dans sa redingote grise, la lavallière flottante, un gardénia à la boutonnière et marchant d'un pas hiératique, dans son rêve étoilé..."

(Bulletin officiel de l'Association des Ecrivains belges (XII^e année, décembre 1948, p. 211).

(1) En français dans le texte.

(2) Alors âgé de plus de soixante ans (note du traducteur).